

LES
LIVRES SACRÉS

**TOUTES LES RELIGIONS,
SAUF LA BIBLE,**

TRADUITS OU REVUS ET CORRIGÉS

PAR MM. PAUTHIER ET G. BRUNET

L'Asie fut le foyer d'où s'échappa la lumière qui
vint éclairer nos climats. (D. FERNON.)

PUBLIÉS

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME SECONÐ,

Comprenant les Livres sacrés des indiens; les Livres religieux des Bouddhistes, les Livres religieux des Parsis,
les Livres religieux des Chinois et les Livres religieux des divers peuples.

TOME II - B

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE THIBAUD, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1866

SOMMAIRE

*DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME SECOND DES LIVRES SACRÉS
DE TOUTES LES RELIGIONS.*

Livres sacrés des Indiens.	<i>Page</i> 7
Livres religieux des Bouddhistes.	473
Livres religieux des Parsis.	714
Livres religieux des Chinois.	781
Livres religieux des divers peuples.	796

LES
LIVRES SACRÉS
DE TOUTES LES RELIGIONS

SAUF LA BIBLE.

—
DEUXIÈME PARTIE.

LIVRES RELIGIEUX DES BOUDDHISTES.

—
PREMIÈRE SECTION

LE BOUDDHISME CHINGALAIS.

—
AVANT-PROPOS

§ 1^{er}. — *Aperçu sur Bouddha et sa doctrine.*

Il faudrait bien des pages pour retracer l'origine et le développement du bouddhisme, de cette religion étrange qui compte dans l'Asie des centaines de millions de sectateurs. C'est une tâche que nous n'aborderons pas. Des travaux fort estimables (340) ont été publiés sur ce sujet si digne d'attention, mais

(310) Il faut mentionner en première ligne le savant ouvrage de M. Eugène Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, Paris, 1844, in-4^o, tom. 1^{er}. Seul volume publié, la mort ayant empêché l'auteur de terminer ce grand travail dont il a été rendu compte dans le *Journal des Savants*, avril 1845 (article de M. Biot), dans la *Revue de bibliographie analytique*, 1845, p. 358, etc. Il est relatif au nord de l'Hindoustan, et il ne paraît pas que M. Burnouf ait commencé la rédaction de ce qui concerne le midi de la péninsule, bien que les matériaux eussent été réunis.

Cet érudit a également publié la traduction d'un ouvrage bouddhique fort important, le *Lotus de la bonne loi*; nous en reparlerons

N'oublions pas *Bouddha et le bouddhisme*, travail de M. Schœbel inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1856 et 1857.

Le Bouddhisme, son fondateur et ses écritures, par M. Félix Nève, Paris, 1854, 8^o.

Le *Dharmahadam* ou le *Marchepied de l'autel de Bouddha* a été publié en pali (ou langue sacrée de Ceylan) avec une version latine et des notes par M. J. Taunsboll, Copenhague, 1855, in-8^o. C'est le code de la morale bouddhique.

Il a paru à Leyde en 1850, in-folio, un ouvrage allemand dont le titre doit se traduire ainsi : le *Pan théon de Bouddha*, traduit de l'original japonais et accompagné de notes par le docteur F. Hoffman.

Il est juste d'accorder une mention spéciale aux deux ouvrages de M. Spence Hardy, longtemps établi à Ceylan, 1^o *A manual of Buddhism in its modern development*, Londres, 1855, 8^o (xvi et 553 pages); fait d'après des traductions anglaises d'ouvrages pali ce livre expose d'une manière complète la doctrine aujourd'hui enseignée à Ceylan; 2^o *Eastern monachism* (Londres, 1850, 8^o, 445 p.): l'organisation extérieure du bouddhisme, les prêtres, leur ordination, leurs vœux, leur manière de vivre, tels sont les sujets traités dans ce volume.

N'oublions pas les *Selections from the vernacular bodhist literature of Burmah*, by T. Latter, Moulmein, 1850, 4^o (vii et 199 p.); on trouve dans ce recueil trois opuscules en birman; le premier contient une collection d'anecdotes pieuses; le second, la vie et les discours de Sakiamouni; le troisième donne l'explication des termes techniques de la théologie; ces textes ne sont pas accompagnés de traduction.

Un Américain, M. Chaster Benett a donné dans le *Journal of the American oriental Society* (vol. III, p. 1-164), une

qui, dans l'état actuel des connaissances européennes, ne saurait être envisagé dans toute son étendue. Ce n'est que depuis peu d'années que les dogmes et les livres sacrés du bouddhisme ont commencé à être l'objet d'une appréciation approfondie et exacte. Il reste encore beaucoup à faire pour qu'une lumière complète se fasse.

Notre but est simplement de donner la traduction de quelques-uns des écrits des bouddhistes; mais pour les rendre intelligibles, il est nécessaire de les faire précéder de quelques éclaircissements succincts.

Le nom de Bouddha fut donné au fils d'un roi qui naquit dans le pays d'Oude, vers le VI^e siècle avant l'ère chrétienne, et qui fut connu sous le nom de Sakia ou Chakiamouni (le pénitent de la race de Sakia). Il quitta son épouse et ses Etats, afin de se livrer, dans la solitude, à la méditation et à la contemplation de l'essence divine; il y demeura dix ans, et des légendes d'une absurdité remarquable racontent ce qu'il accomplit de merveilleux pendant cette période. Il parcourut ensuite le monde suivi de cinq disciples, et prêchant sa doctrine. Ses disciples écrivaient sous sa dictée les prédications variées dans lesquelles il exposait son système religieux. Ces créations formèrent cent huit gros volumes, et prirent le nom de *Gandjour* ou instruction verbale (341). A l'âge de quatre-vingts ans, il quitta la terre et son enveloppe corporelle pour se réabsorber en Mahanatma (la grande âme, l'âme universelle). Des variantes innombrables rendent d'ailleurs très-confuse la biographie du réformateur, et l'histoire du bouddhisme est une des plus difficiles, une des plus compliquées qui puisse être entreprise.

On ne saurait aujourd'hui reconnaître quelle est la véritable doctrine que Bouddha enseignait à ses disciples, mais on ne saurait douter qu'elle n'ait subi diverses modifications, et qu'elle n'est plus ce qu'elle était à l'époque du réformateur et de ses disciples immédiats. Les écrivains bouddhiques les plus sérieux, ceux qui se sont préservés des extravagantes aberrations où sont tombés les légendaires du Thibet, se sont égarés dans les rêves de la métaphysique la plus subtile.

Des interprétations différentes ont d'ailleurs parfois été données aux mêmes textes; il en résulte diverses écoles ayant chacune leurs chefs. Colebrooke (*Philosophie des Hindous*, traduction française de M. Pauthier, 1837, p. 222) a distingué quatre de ces écoles dont il expose les diverses théories philosophiques; nous nous écarterions de notre sujet en entrant à cet égard dans des détails que l'on trouvera dans un article de M. Pauthier (*Dictionnaire des sciences philosophiques*, 1844, t. I, p. 366). D'autres systèmes plus modernes paraissent établis dans les régions centrales de l'Asie, ainsi que le montrent les travaux de M. Hodgson. (Voy. le *Nouveau Journal asiatique*, t. VI, p. 81.)

L'*Essai sur la philosophie des Hindous*, que nous venons de citer (traduction française, in-8°, p. 221), nous apprend que les doctrines des bouddhistes indiens avaient reçu le nom de Moukta-Katcha, terme qui fait allusion à une particularité de leur costume : l'habitude de porter l'ourlet ou la bordure inférieure du vêtement déchirée ou traînante; leurs adversaires les appellent aussi *Nastikos*, c'est-à-dire *Nieurs* d'un autre monde. Ils se partagèrent en plusieurs sectes qui furent expulsées de la péninsule.

On consultera aussi, p. 256, la note de M. Pauthier, qui donne, d'après un manuscrit de M. Hodgson (*Asiatic Researches*, t. XVI), un résumé des idées des diverses écoles bouddhistes du Thibet et du Népal sur l'origine du monde, sur la nature d'une première cause et sur la destinée de l'âme.

Nous n'aborderons pas les questions abstraites sur lesquelles s'exerce l'intelligence de ces docteurs égarés dans de vaines rêveries; nous dirons seulement, pour donner un échantillon des subtilités sur lesquelles ils s'exercent, qu'ils distinguent dix-huit espèces de vides dont voici les noms, autant du moins qu'on peut rendre ces expressions difficiles à saisir : 1^o vide ou vacuité intérieure; 2^o vide extérieur; 3^o vide intérieur ou extérieur; 4^o vide des vides; 5^o grand vide; 6^o vide de ce qu'il y a de plus excellent; 7^o vide de l'action; 8^o vide de la non-action; 9^o vide sans fin; 10^o vide sans limites; 11^o vide sans transformations et sans diversité; 12^o vide de la nature primordiale; 13^o vide de toutes les lois ou institutions; 14^o vide de sa nature propre; 15^o vide qui ne peut être atteint; 16^o vide sans nature; 17^o vide de sa nature propre; 18^o vide sans nature de sa nature propre.

vie de Bouddha traduite du livre birman *Ma-la-len-ga-ro-woltoo*. Cette biographie, comme celles qui sont déjà connues, est noyée dans des flots de légendes et de mythologie; le personnage naturel de Bouddha y disparaît en grande partie.

(341) On annexa plus tard au Gandjour douze tomes de métaphysique destinés aux îles de la mer des Indes. Chaque volume du Gandjour est accompagné d'un volume pareil contenant le commentaire du texte prononcé par la bouche de Sakia-Mouni; la collection sacrée augmentée de quatre tomes surnuméraires, forme une encyclopédie religieuse de Jeux cent trente-deux volumes qui est intitulée *Dandjour*. Cet immense corps d'ouvrages exige pour son transport plusieurs chameaux; il a été traduit de l'hindou en mongol par ordre de l'empereur Khian-loung.

Dans les idées bouddhiques l'univers est animé par un esprit unique individualisé sous des formes infinies par la matière qui n'est qu'illusion.

Le Brahmanisme enseignait la transmigration, qui, après avoir fait traverser à l'homme toutes les formes de l'existence, le ramène par un cercle éternel aux misères de la condition humaine, et le frappe à chaque nouveau retour pour d'anciennes fautes. Ce fut contre ce système que s'éleva le bouddhisme; il ne nia pas l'éternité des transmigrations successives, idée qui avait pénétré trop profondément dans les croyances de l'Inde; il annonça que, par la pratique des vertus et par la pénitence, on pourrait se racheter des lois de la fatalité et obtenir le *Nirvana*, l'anéantissement, la libération finale. Les plus méritants l'obtenaient au moment de la mort, les autres ne pouvaient y arriver qu'après avoir reparu plusieurs fois sur la terre.

M. Burnouf distingue deux grandes écoles bouddhistes : quoique unies et souvent mêlées, elles diffèrent cependant sur bien des points de doctrine et d'histoire légendaire; l'école du nord se sert du sanscrit pour la rédaction de ses livres, l'école du midi emploie le pali. Burnouf, trouvant une confusion inextricable dans les commentaires et les légendes des docteurs, ne voulut s'en rapporter qu'aux documents les plus anciens et regardés comme émanant du Bouddha primitif. Les contradictions, les invraisemblances, les lacunes ne l'arrêtèrent pas; après un immense travail, il mit au jour, en 1844, le t. I^{er} de cette Introduction que nous avons déjà citée.

Pendant longtemps des discussions confuses ont embrouillé plutôt qu'éclairé ce sujet obscur; il était difficile de bien distinguer ce qui revenait au Bouddha des Brahmanes, neuvième incarnation de Vishnou, au Bouddha des Tibétains, dieu suprême, au réformateur Sakya-Mouni, à cette chaîne indéfinie de Bouddhas qui correspond à la série indéfinie des créations. On n'a pas encore réussi à faire la part de ces divers systèmes, et c'est un sujet qui sera peut-être toujours insoluble pour les Européens.

J. Klaproth a donné la légende de Bouddha, d'après des récits mongols, à la fin de son *Asia polygotta*, Paris, 1825, in-4° (Voir aussi le *Journal asiatique*, t. IV, p. 9 et 65). On peut consulter d'ailleurs sur tout ce qui concerne le Bouddhisme : Moore, *Mythengeschichte*, p. 145; Abel Rémusat, *Journal des Savants*, novembre 1816 et octobre 1819; Moore, *Hindu Pantheon*, art. Bouddha; Creuzer, *Religions de l'Antiquité*, traduction française, t. I, p. 285, et notes, p. 653.

Citons aussi les ouvrages de M. L.-J. Schmidt : *Ueber die Verwandtschaft... Sur l'affinité de la doctrine théosophique des Gnostiques avec les systèmes religieux de l'Orient, principalement avec le bouddhisme*, Lipsik, 1828, in-4°; de M. J. Boehinger, *La vie contemplative, ascétique et monastique chez les Hindous et chez les peuples bouddhistes*, Strasbourg, 1851, in-8°.

Quand le bouddhisme vint dans l'Inde prêcher la destruction des castes, il éprouva la plus vive résistance de la part des Brahmanes; la foi nouvelle fit de rapides progrès, mais des bras nombreux se levèrent contre elle, des guerres acharnées s'engagèrent, le nouveau culte fut proscrit, ses temples furent renversés; on voua aux partisans de Sakya-Mouni une guerre d'extermination. Le roi Koumaril Bhatta disait à ses soldats : « Que du pont de Rama (*Ceylan*) jusqu'à l'Himalaya blanchi par les neiges, quiconque épargnera les Bouddhas, enfants ou vieillards, soit lui-même voué à la mort. »

Ces guerres, qui arrosèrent l'Inde de sang et de ruines, se passèrent du III^e au VII^e siècle de notre ère. Les Bouddhistes émigrèrent de toutes parts, et de cette période date le grand progrès de leur religion au nord, au sud et à l'orient. Expulsés du continent indien, ils se maintinrent à Ceylan; ils se répandirent au loin dans toutes les contrées au delà du Gange, et ils restèrent maîtres absolus des pays situés sur le versant septentrional de la gigantesque barrière des monts Himalaya.

Pour écrire l'histoire du bouddhisme indien, M. Burnouf trouva des ressources précieuses, et jusqu'alors inexplorées dans une collection de livres sanscrits que, vers la fin de 1857, la Société asiatique de Paris (542) reçut de M. Brian Houghton Hodgson, résidant anglais à la cour de Népal; ce zélé explorateur de la littérature indienne mit à profit sa position officielle et diplomatique pour réunir les documents originaux relatifs à des doctrines bien peu connues. Il en acquit un certain nombre, il en fit copie d'autres, et il se vit en possession d'une collection considérable de traités bouddhiques sanscrits dont l'existence n'était pas même soupçonnée avant lui.

Les *Recherches asiatiques* de Calcutta, les *Transactions* de la Société asiatique de Londres et le *Journal* de cette Société reçurent de lui d'intéressantes communications; en 1829, il donna dans les *Transactions*, t. II, p. 222, *Sketch of Buddhism from the Buddha scriptures of Nepal*.

(542) Voy. le *Journal asiatique*, 5^e série, t. III, p. 516 et 557, t. IV, p. 91. M. Hodgson donna en deux fois quatre-vingt-dix ouvrages qu'il avait fait copier.

De 1824 à 1859, il envoya à la Société asiatique de Calcutta près de cinquante volumes en sanscrit, et quatre fois autant de tibétain.

Csöma de Koros, que des études poursuivies avec dévouement avaient rendu maître de la langue tibétaine, inséra dans les *Recherches* de la Société asiatique du Bengale, et dans le *Journal* de cette institution (545) des analyses exécutées et détaillées de la grande collection tibétaine dite Kah-gyar qui, ainsi que l'indique son titre de *Traduction des préceptes*, se compose de versions faites sur des ouvrages sanscrits qu'on retrouve presque tous dans la collection de M. Hodgson.

D'un autre côté, M. Schilling de Canstadt fit présent, en 1837, à l'Institut de France d'une belle collection de livres mongols et tibétains; elle renferme la traduction mongole de quelques traités sanscrits du Népal. On peut citer entre autres le *Pradjna-Paramita* en 25,090 stances dont la version mongole forme deux forts volumes 8°, le *Savarna prabhasa* dont la version mongole est citée par M. Schmidt sous le titre d'*Altan-gerel* (*Mongol. gramm.* pag. 142) le *Vadjra tchhédika* dont on doit à M. Schmidt une traduction faite sur le tibétain (*Mém. de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg* t. IV, p. 126); *Cat. mun. de la collection de Schilling*, n. 86), et deux recueils de petits traités en formules d'une moindre importance (*Cat. Schilling*, n. 84, 85). M. Schmidt, qui a extrait des livres mongols de si précieux renseignements sur le bouddhisme de l'Asie centrale, affirmait, dès 1830, que, parmi les 218 ouvrages bouddhiques dont M. Hodgson donnait la liste, la plupart avaient été traduits en mongol (*Ueber einige Grundlehre der Buddhism*, dans les *Mémoires de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. I. p. 92).

Divers livres bouddhiques ont aussi été traduits en chinois, nous en parlerons plus loin.

Une tradition généralement répandue chez les Bouddhistes fait monter à quatre-vingt-quatre mille traités l'ensemble des livres de la loi, mais s'il était vrai qu'il eût jamais existé une aussi volumineuse collection, on serait forcé de la représenter comme renfermant des ouvrages de proportion très-diverse, depuis un traité proprement dit jusqu'à une simple stance.

Les livres qui subsistent aujourd'hui se divisent en trois classes, nommées collectivement *Tripitaka*, c'est-à-dire les trois corbeilles ou recueils. Ces trois classes sont le *Sutra pitaka* ou les discours de Bouddha, le *Vinaya pitaka* ou la discipline, et l'*Abhidharma pitaka*, ou les lois manifestées, c'est-à-dire la métaphysique.

Les *Tantras* sont des traités d'un caractère spécial que les Tibétains mettent de côté dans la classification la plus générale qu'ils font de leurs livres religieux; ce sont des écrits sur le culte de dieux, ou de déesses bizarres ou terribles s'alliant au système monothéistique, et aux autres développements du bouddhisme septentrional. Ces personnages sont dans les Tantras l'objet d'un culte dont ces livres tracent minutieusement les règles, et plusieurs de ces traités ne sont que des recueils d'instructions faites pour expliquer l'art de tracer et de disposer les cercles, et les autres figures magiques (*Mandala*) destinées à recevoir les images de ces divinités. Ils renferment tous des formules magiques, véritables charmes qui ont la vertu de sauver des plus grands périls celui qui est assez heureux pour les posséder et les répéter.

M. Burnouf s'arrête peu sur cette partie de la collection du Népal, la plus moderne de toutes, et dont l'importance pour l'histoire des superstitions indiennes ne rachète pas la médiocrité et le vide. Il donne cependant, p. 529, une analyse de celui de ces livres qui paraît le plus célèbre de tous, le *Savarna Grabkasa*, c'est-à-dire l'*Éclat de l'or*; il en existe une traduction tibétaine qui est plus développée que le texte sanscrit. M. Schmidt a fait également les emprunts à une traduction mongole. L'ouvrage, divisé en dix-neuf chapitres, forme un long et fastidieux dialogue. Çakya en est le principal interlocuteur. Médiocre et vide, écrit en prose et en vers comme toutes les compositions du second âge du bouddhisme, il porte tous les caractères d'un traité qui a dû être composé à loisir dans quelque monastère au temps où le bouddhisme s'était complètement développé. La partie philosophique est très-brève et maigrement traitée.

La section II, p. 70 et suiv. de l'*Introduction* de M. Burnouf est consacrée aux Sutras ou discours de Çakya. C'est le nom de la race (branche de la caste militaire) à laquelle appartenait le jeune prince Siddharthi de Kapilavasta, qui ayant renoncé au monde, fut appelé Çakya-Mouni, le solitaire des Çakyas et qui, parvenu à la perfection de science qu'il s'était proposée comme idéal, prit le titre de Bouddha, l'éclairé, le savant. Le mot Bouddha doit être précédé de l'article, parce que ce terme est, à proprement parler, un titre.

Il existe plusieurs espèces de Sutras : quelques-uns s'appellent Maha vaipulia Sutras ou Sutras de grand

(545) *Abstract of the contents of the Dul-va*, dans *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. I, p. 1; *Analysis of the Kah-gyar*, *ibid.*, p. 575; *Analysis of the Dul va* dans les *Asiatic Researches*, t. XX, p. 41; *Analysis of the Shur-Chin*, *ibid.*, t. XX, p. 392.